REVERIES.

XXXVIII

Nous avons reçu, ces jours derniers, la lettre suivante :

" Monsieur, dans votre dernière *Rêverie*, vous nous entreteniez d'un jeune homme qui, laissé par sa famille absente au logis pour le garder, songe plutôt à se garder lui-même de l'ennui, en s'entourant d'une bande joyeuse d'amis des deux sexes.

" Vous remarquez aussi que, pour combattre la solitude, il reste au club plus tard que d'ordinaire, et s'oublie même parfois jusqu'à découcher, auquel cas le toit paternel se garde tout seul.

" Ce sont là des accusations hasardées contre lesquelles je proteste, en ce qui me concerne.

J'exerce les fonctions de gardien. Je ne saurais rester trop tard à mon club, puisqu'il n'existe pas en été ; et vous apprendrez que, pour ne pas le fréquenter, à défaut d'autres raisons, celle-là serait suffisante.

" Quant à mes jeunes amis, j'aimerais assez leur société ; mais j'ignore ce qu'ils sont devenus : la canicule a dû les éparpiller sur les plages.

" Je dois d'ailleurs vous prévenir que la dissipation n'est pas dans mes goûts.

" Je veux donc mieux que la réputation que vous me faites, et vous me devez sans conteste une réparation...."

D. P.

Assurément, monsieur. Bien que nous n'ayons pas l'honneur de vous connaître, nous mettrions notre main au feu que vous êtes le modèle des jeunes gens sages.

Mais pensez-vous que tous suivent votre exemple ? Si dans le nombre il y a seulement un seul débauché, notre critique est justifiée. Or, vous nous accorderez bien, n'est-ce pas ? qu'on en trouverait un.... Eh bien ! c'est celui-là que nous visions.

Qui vous prouve, d'ailleurs, que c'est de vous qu'il s'agissait, —de vous dont nous ignorions l'existence ? Lorsqu'on parle d'un homme bossu, boiteux ou sourd, on n'affirme point que tous soient atteints de ces infirmités ; et on n'est pas dans le cas que nous dirons avec Virgile : *Ab uno disce omnes*.

Les types intéressants, originaux, dignes de la plume d'un écrivain, ne forment jamais que des exceptions. La généralité est trop vulgaire ; elle est confondue dans le troupeau des mortels insignifiants.

Consolez-vous donc, monsieur, et soyez assuré que personne au monde plus que nous n'admire vos vertus, que nous vous remercions de nous avoir fait connaître. Il ne nous reste qu'à souhaiter aux familles en villégiature des gardiens qui aient votre fidélité.

Il est vraiment dommage que votre lettre ne soit signée que de vos initiales, qui ne nous apprennent rien sur votre personnalité. Nous nous serions fait un agréable devoir de livrer au public votre nom, qui n'aurait sans doute pas échappé à l'attention des jeunes filles à marier, désireuses de s'offrir un époux qui n'ait pas jeté à tous les vents les vigueurs de sa jeunesse. Cette espèce est rare et très recherchée.

* *

Mais, à propos de mariage, nous serait-il permis de vous demander quels sont, sur ce grave sujet, vos projets d'avenir ?

Vous allez—c'est certain—nous répondre que nous nous occupons d'une affaire qui n'est nullement de notre ressort. Nous le savons bien, parbleu ! Mais le journaliste ne vit il pas d'indiscrétions et de bavardages ?

Si vous faites un pas ou remuez un doigt, il le sait et le dit. Par métier, il se mêle de tout, même de questions qui dépassent sa compétence. Lorsqu'il manque de sujets, il en invente ; s'il en a, il les embellit, les badigeonne, les amplifie, leur donne, en un mot, l'intérêt qu'ils n'auraient pas de leur nature,—et les fait lire, ce qui le préoccupe le plus.

Financier remarquable, bien qu'il n'ait pas un sou vaillant, il jongle avec les millions au bout de sa plume,—sans s'enrichir, pour l'éducation de ses lecteurs, uniquement.

En temps de guerre, on le voit faire de la stratégie comme Napoléon, conduire de son cabinet les armées, les jeter l'une contre l'autre, ou les tenir en observation. Lorsque le sort des batailles ne répond pas à ses espérances, ce n'est point lui qui s'est trompé, c'est le général en chef en qui, à tort, il avait mis sa confiance.

Lorsqu'il tient un meurtre atroce, ou un magnifique incendie, il jubile, aiguise ses crayons et verse.... des larmes sur ces malheurs, pendant l'espace de plusieurs colonnes.

Parfois, il est feuilletoniste théâtral. Pour ne pas être en retard, et n'ayant pas le loisir de se rendre au théâtre, il écrit d'avance le compte-rendu de la représentation qui doit avoir lieu plus tard, dans la soirée, s'il faut en croire les affiches.

Chaque artiste y voit ses effets dans la pièce étudiée de main de maître. Or, le ténor s'est senti indisposé ; la représentation n'a pas eu lieu,—ce qui n'empêche pas le compte-rendu de paraître le lendemain matin. Quant au feuilletoniste, qui n'a rien su, il dort encore, tout joyeux de l'accomplissement de sa tâche.

Il assiste à une noce, où il est prié comme journaliste. Il en décrit les splendeurs ; mais il se méprend sur le nom de l'époux. Le public apprend avec stupeur que c'est son garçon d'honneur qui s'est marié à sa place.

Un jour, le nouvelliste reçoit d'un des faubourgs de la ville une communication télégraphique ainsi conçue :

" Crime horrible commis ici ; venez vite, aurez premiers détails."

Notre homme saute dans un tramway électrique ; il arrive, il se précipite, il s'informe. Tout le quartier est dans un calme étonnant. Il demande à voir le cadavre. On lui rit au nez. Il reprend son chemin en maugréant ; il a été indignement mystifié ; mais son reportage n'était pas écrit d'avance ; il ne paraîtra pas dans son journal. Il n'en dira même rien à personne et prouvera ainsi qu'un nouvelliste est plus discret qu'on ne pense.... quand il s'agit de ses humiliations.

* *

Mais nous vous disons là, monsieur, des choses qui doivent vous intéresser médiocrement. Revenons à notre sujet.... Où en étions-nous ? Ah ! oui, nous vous demandions s'il nous était permis de connaître, à l'égard du mariage, vos projets d'avenir.

C'est là, il faut l'avouer, une question bien oiseuse. Vous êtes jeune, très jeune, si nous en jugeons par votre lettre. Ce n'est qu'à un âge encore tendre qu'on est fier de ses bonnes mœurs, et qu'on veut que tout le monde les connaisse. Conservez toujours ce sentiment ; cela vous préservera de bien des sottises.

Cependant, bien que jeune—ou plutôt parce que vous l'êtes—vous aspirez au mariage. Vous avez même déjà fait, par anticipation, votre choix, et vous désirez que celle qui est l'objet de vos affections sache que vous tenez une conduite digne d'elle.

Soyez tranquille ; elle l'apprendra par notre article. Nous y joindrons, en outre, des félicitations bien senties. Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve un petit saint dans la peau d'un jeune homme. La femme qui découvre au milieu de l'océan de la vie une perle, doit s'estimer heureuse entre toutes ses compagnes et se croire née sous une étoile clémente.

Vous nous paraissez être, cher monsieur, dans les conditions réunies pour l'union conjugale. Ce qui vous manque peut-être, c'est un peu d'expérience qui mûrisse votre esprit. Mais vous avez, croyons-nous, les qualités morales qui font les bons maris.

C'est une maxime absurde que celle qui dit qu'avant le mariage il faut jeter tout notre feu. Si nous gaspillons nos forces, notre affection, nos désirs, il n'en restera pour nos épouses que des débris, et nous ferons alors, selon un autre dicton, du mariage le tombeau de l'amour.

Nous savons que nos vues ne cadrent pas avec les idées courantes ; mais, à notre avis, ce détail ne leur ôte rien de leur valeur. Il faut préférer avoir raison tout seul que de se tromper avec tout le monde.

Pour le cœur blasé, la femme n'a plus de mystère et l'amour rien de nouveau. Celui qui a tâté son odorat à toutes les fleurs du chemin ne découvre plus à cette rose aucun parfum et lui sait à peine gré de la fraîcheur de son coloris.

Sa flamme n'est presque plus que de la cendre. Il se marie pour prendre ses invalides, se reposer, faire une fin et se pourvoir, pour ses fatigues de jeune homme, d'une garde-malade. C'est ce qu'on appelle procéder en homme sérieux.

Eh bien ! dussions-nous friser le paradoxe, ce que nous appelons l'homme sérieux a des sentiments tout contraires et se tient ce raisonnement :

"Le mariage est un acte d'association où chaque partie contractante apporte une part égale de capital. Par capital, j'entends les qualités physiques et morales. Le mari y apporte sa vigueur, son intelligence, son activité ; la femme, sa grâce, sa douceur, sa modestie ; tous les deux, leur pureté.

"L'homme doit entrer en ménage avec un corps sain, un cœur vierge, une âme neuve et curieuse. Il doit, en un mot, posséder ce qu'il exige de celle qu'il se destine pour épouse, et lui dire : Je suis irréprochable, donc je veux que tu le sois toi-même ; je ne te demande que l'équivalent de ce que je te donne ; dans cet échange, les titres étant des deux côtés les mêmes, il y a égalité de droits et de devoirs. Chacun de nous a le devoir d'être fidèle et le droit d'exiger de l'autre qu'il le soit aussi."

Cette théorie est bien vieille, bien démodée, n'est-ce pas ? Soyez convaincu pourtant que les unions fondées sur ces principes ménagent d'ordinaire aux époux, avec une existence heureuse, des enfants robustes et bien-venus.

L'homme qui s'est abstenu des folies de garçon trouve dans le mariage des sensations absolument inconnues aux débanchés. Là, pour lui, tout est nouveau et attrayant. Il jouit, à la fois, du bonheur conjugal et paternel. Tout son cœur est sous ce toit béni dont il a fait un sanctuaire. Il ne songe qu'à sa famille, et en y songeant, il travaille avec plus d'énergie et d'ambition. L'espoir d'augmenter son bien-être double ses forces et développe son intelligence. Sa vie n'est plus seulement personnelle, elle est collective ; il s'oublie même parfois lui-même ; il vit, se meut, s'étend, vieillit et meurt pour les siens.

Jeune encore, son suprême plaisir est de se pencher, à côté de sa femme, sur le berceau de son dernier né, et de le voir dormir au milieu de ce calme et de cette paix que montrent dans leur sommeil les tout petits enfants.

Ou bien, de le prendre dans ses bras, de lui apprendre à articuler les premières syllabes et de diriger ses pieds mignons dans ses premiers essais de marche.

Cette frêle créature est tout son horizon ; elle tient dans son esprit une place plus grande que ses plus importantes affaires.

* *

Et puis, quelle puissance d'argumentation pour un homme qui, voulant soustraire au désordre ses fils déjà élevés, peut leur dire :

" Ce que je vous demande, mes enfants, est peu de chose, en somme ; c'est de suivre l'exemple de votre père : le bonheur est là, et la dignité aussi.

" A tous les écarts de la vingtième année, j'ai préféré le grand but de la vie,—le mariage ; et avant de devenir époux et père—deux fonctions sacrées—j'ai voulu apprendre à être homme.

" Être homme, c'est savoir dompter ses sens et dominer sa volonté ; c'est assujétir à la raison tous ses actes et ne se permettre que les plaisirs qu'on peut avouer.

" Je me suis toujours applaudi d'avoir su résister aux désirs dont la réalisation pouvait être suivie de remords ; et j'ai reconnu combien était vrai le moraliste qui a dit que rien ne rafraîchit le sang comme d'éviter de faire une sottise.

" J'ai toujours eu pour les femmes le plus grand respect, parce qu'en les approchant, je songeais à ma mère. Je n'ai, d'ailleurs, fréquenté que celles qui étaient dignes de ce respect.

" Quand on réfléchit que nous devons à la femme notre naissance, notre éducation familiale et ce que nous sommes dans la vie, on est étonné que nous n'ayons pas pour son sexe la plus profonde vénération.

" Lorsque, près d'une jeune fille, vous vous sentez des velléités de licence et d'oubli, pensez à vos sœurs et demandez-vous si vous souffririez à leur égard de pareils sentiments.

" La femme encore pure ne va pas au devant du vice. Toujours elle est incitée, obsédée, poursuivie par l'homme avec un féroce acharnement. Celle qui se défend mal tombe dans le mépris de son persécuteur qui, après l'avoir polluée et perdue, la repousse du pied.... C'est sur sa tête que devrait retomber l'anathème.

" Celui qui, étant jeune, s'est livré à la dissipation, se convertit en vieillissant et regrette amèrement ses erreurs de jeunesse ;—ou bien, il les continue sans plaisir et contre nature : dans les deux cas, c'est un être malheureux.

" Je veux vous sauver, mes enfants, de ces regrets et de ces amertumes. Si nous avons dans le monde la réputation de gens comme il faut, nous le devons à l'honorabilité qui s'acquiert par la sagesse. C'est, dans notre famille, une tradition : j'espère que vous la suivrez et que vous serez dignes de vos ancêtres."

Un père qui s'est un tel langage—et qui a le droit de le tenir—exerce sur l'esprit de ses fils une grande influence ; il domine ces jeunes têtes de toute la hauteur d'un beau caractère et d'une noble vieillesse.

Votre lettre, monsieur, nous a conduit fort loin. Mais, sans vous connaître, nous vous aimons comme un vieillard aime un enfant, avec cette sollicitude qu'inspirent aux cheveux blancs les cheveux noirs du jeune âge.

Nous n'avons plus de fils. Pour un instant, nous l'avons fait revivre, et nous lui avons ouvert notre cœur comme nous l'eussions fait plus au long si la mort nous l'avait laissé jusqu'à l'âge où il aurait pu nous comprendre.

FRANÇOIS TUJAGUE.

PENSEES.

La rose de Jéricho, cette fleur triste et terne du désert, refleurit tout-à-coup et nous montre son cœur, quand on l'humecte de rosée. J'ai vu bien des cœurs sceptiques et flétris renaître ainsi au pur et sain contact d'une femme aimante et vertueuse.

En multipliant ses désirs, ses sensations, ses connaissances et ses rêves, l'homme n'est arrivé qu'à augmenter son égoïsme et ses besoins et à multiplier ses désillusions et ses souffrances.

Si les vieillards et les mourants expriment généralement des pensées justes, c'est que n'ayant plus ni passions, ni intérêts, ils ont moins de motifs pour nous tromper.

Toute larme creuse sa fosse : la ride.

LE PROFESSEUR CÉSAR LOMBROSO.

Il nous a paru intéressant, il y a quelques semaines, de publier une courte biographie du célèbre professeur au bas de son portrait. C'est une personnalité assez importante pour que dans ce numéro nous nous entretenions encore de lui et remettions ses traits sous les yeux de nos lecteurs.

Le professeur, qui a voué son existence à démontrer l'universelle folie de ses semblables, a observé que les attaques d'épilepsie se multipliaient pendant la saison chaude ; il n'a pas manqué d'en conclure que les artistes et les poètes, qui sont, comme chacun sait, des épileptoïdes de grande marque, devaient subir, d'avril à septembre, des crises de génie exceptionnellement aiguës. Tout fier d'une induction si hardie, il baptisa sa nouvelle découverte d'un vocable pompeux ; ce fut la "loi de la sensibilité météorique". Il ne s'agissait plus que de la vérifier. C'est à quoi travaillent de toutes parts les disciples, —plus nombreux qu'on ne pourrait croire,—de M. Lombroso. Déjà un psychologue belge a eu la joie de constater, par de nombreuses observations, l'indéniable influence de la température sur le caractère de ses compatriotes. M. Patrizi a fait faire un pas important à la science, en établissant que, sur 48 poèmes, Léopardi en avait écrit 46 en été et 2 seulement en hiver. Et voici que M. Pernod, de Turin, vient de se livrer à une étude météorique de Richard Wagner qui ne peut laisser subsister aucun doute dans l'esprit le plus prévenu : Wagner a eu toutes ses crises, tant musicales que poétiques, au printemps et en été. Passé septembre, il n'était plus capable de scander un vers ni d'aligner deux notes. C'est en été qu'il a conçu *la Défense d'aimer*, *Rienzi*, et *le Vaisseau fantôme* ; c'est en mai, en juin, en août qu'il a écrit le prélude et les deux premiers actes de *Lohengrin*, et, s'il a terminé cet ouvrage en automne, il a mis deux fois plus de temps à composer le dernier acte, payant ainsi l'audace d'avoir voulu écrire en dépit d'Apollon. Wagner étant, en 1847, chef d'orchestre à l'Opéra de Dresde, il était peut-être inutile de se donner tant de peine pour expliquer que sa production fût plus abondante pendant la clôture estivale qu'au cours de la saison ; mais les psychologues de l'école Lombroso ne sauraient s'abaisser au terre-à-terre de semblables considérations. Aussi bien les preuves n'abondent-elles pas du météorisme wagnérien ? Dans sa correspondance avec Liszt, le maître de Bayreuth n'a-t-il pas cent fois déploré la pluie, le givre et la neige et envié ceux qui vivent à Naples ou Séville ? N'a-t-il pas, dans *les Maîtres chanteurs* et dans *la Valkyrie* opposé aux rudesses de l'hiver la douceur du printemps ? On pourrait objecter au professeur Pernod que tout ceci répond, en somme, à un goût naturel et assez répandu de la chaleur tempérée, à un instinct bien connu de ceux-là même qui ne sont pas psychologues, et auquel nous devons l'invention des braseros, cheminées à la prussienne, poêles à gaz, salamandres et choubersky. Mais il fallait que la loi du météorisme se vérifiât sur quelque éclatant génie. Et voilà pourquoi Wagner était épileptique.

LE NAVIRE "GLISSANT."

Le *Journal de Rouen* a reçu de Port de France (Martinique) la lettre suivante, qu'il reproduit d'ailleurs sous toutes réserves :

" Je lis dans le *Journal de Rouen* que l'on va bientôt voir passer par votre port le navire *Ernest-Bazin*, ce navire roulleur qui doit effectuer la traversée du Havre à New-York en quatre jours.

" A ce sujet, voici une nouvelle qui pourra peut-être intéresser vos lecteurs.

Ici, l'on a vu dernièrement passer le navire *l'Avenir*, qui rendrait comme vitesse des points au navire roulleur.

On se souvient sans doute, de ce chemin de fer à patins de l'Exposition de 1889, qui glissait sur l'eau injectée entre les rails et les patins ; or, comme opposition à ce système, le navire *l'Avenir* glissait sur l'air interposé entre la fond et sa coque et l'élément liquide sur lequel il était.

Extérieurement ce navire ne présentait rien de particulier, mais la dessous de sa coque portait plusieurs quilles parallèles, laissant entre elles des compartiments dans lesquels était insufflé l'air, de sorte que le fond du navire ne touchait pas l'eau, mais patinait dessus.

On prétend que *l'Avenir* ferait la traversée du Havre à la Martinique en cinq jours ; bien entendu, il marchait au moyen d'une hélice."

Guillaume II cuisinier.

Chacun sait que l'empereur d'Allemagne est un homme universel. A la fois roi de Prusse, soldat, marin, sportsman, poète, chef d'orchestre et compositeur de musique, il s'occupe de tout, voit tout et réussit à tout.

Il vient à présent de se révéler cuisinier,—nouvel avatar !

Les journaux allemands nous apprennent en effet que fort mécontent, depuis quelque temps, de la façon dont son "chef" cuisait la viande destinée à son impérial estomac, le Kaiser, l'autre jour, est descendu lui-même dans les sous-sols de son palais, où il a donné à tout le personnel ébahi une véritable leçon de cuisine, mettant, comme l'on dit, ses augustes mains à la pâte.

Mais ce n'est pas tout, l'Empereur a profité de l'occasion pour apprendre à ces gens, qui paraît il ne s'en doutaient pas, comment se fait le véritable bon café à la mode allemande.

Complètement ahuri par cette leçon imprévue, le chef a failli en tomber malade et a dû chercher un remplaçant.—On en parlera longtemps encore à l'office et même à la Cour.

Origine des Feux d'Artifice.

Après la bataille de Montlhéry, livrée le 16 juillet 1465 par les troupes du roi Louis XI contre celles des seigneurs mécontents, à la tête desquelles se trouvaient le duc de Berry et le comte de Charolais, le roi se retira à Corbeil et les chefs ligueurs à Etampes.

Le duc de Berry et le comte de Charolais, après leur souper, s'étaient placés à une fenêtre et causaient ensemble tout en regardant dans la rue le peuple et les soldats qui s'y promenaient en foule, lorsque tout à coup ils virent jaillir dans l'air un vif et bruyant trait de feu qui vint en serpentant frapper la croisée qu'ils occupaient.

A cette apparition subite et extraordinaire, ils restèrent interdits et donnèrent l'ordre de faire prendre les armes aux soldats.

Sans plus attendre, on fit partout des recherches pour découvrir d'où pouvait provenir une chose si alarmante et que tout le monde regardait comme un attentat dirigé contre le duc de Berry et le comte de Charolais.

Après bien des perquisitions opérées chez tous les habitants de la ville, on finit par trouver l'auteur de tout ce tapage ; c'était un Breton qui se nommait maître Jean Boute Feu.

Plus mort que vif, il vint se jeter aux pieds des princes en leur disant qu'il travaillait depuis longtemps à confectionner des serpenteaux et que c'était une étincelle échappée de la lampe qui avait fait partir un de ses fuseaux.

Les princes se mirent à rire en voyant qu'une aussi petite cause avait motivé une aussi vive alerte, et demandèrent à l'inventeur de renouveler ses expériences devant eux.

Ces dernières réussirent à merveille ; bientôt, maître Jean Boute-Feu ne sut plus où donner de la tête pour faire face aux commandes qui lui arrivaient de toutes parts.

Qui était l'inventeur ? Sa gloire s'en est allée en fumée. Il n'est resté de lui que le sobriquet de Jean Boute-Feu, qu'on lui donnait généralement.

SENEX.

Vieillard, ô vieille bête !
Dont les pas sont tremblants ;
Vieillard qui sur sa tête
Portes le poids des ans :

Vieillard, ô mon bonhomme
Osant chercher des yeux
L'arbre qui sourit la pomme,
Où sont tes dents, mon vieux ?

Lorsque tu veux sourire
Avec un air très gueux,
Ta grimace le rire.
O le plus vieux des fous !

Et quand, très surannée,
Ta lèvre sans vertu,
A tout jamais fanée,
Veut parler, que dis-tu ?

Le sais-tu bien toi même,
Et d'un vieux souvenir
Peux-tu faire un poème
Au divin rajeunir ?

Certaine mots, à notre âge,
N'ont ni sens ni bon sens :
Il convient d'être sage,
Vieux fou de soixante ans !

Seules, les lèvres roses
On le droit parfumé
De murmurer des choses
Au printemps bien aimé.

Mais le plus adorable
De tous les mots du cœur,
Et le plus admirable,
Celui qui rend vainqueur.

Celui par qui notre âme
Trouve joie et splendeur
Dans l'amour de la femme,
Pour nous devient laideur.

Car c'est laideur suprême
Et de triste insensé
De dire que l'on aime,
Quand le temps est passé.

Et quand la neige tombe
Sur nos vieux fouis d'hiver,
Il faut croire à la toombe
Et non au printemps vert.

Aussi, vieux misérable,
Est-il temps, croyons-nous,
Que l'amende honorable
Nous mette à deux genoux.

Et que, sans fausse honte,
A l'heure de partir
Toujours un peu trop prompte,
On signe un repentir.

Car nous fûmes sur terre,
— Mon vieux, t'en souviens-tu ?
Et pourquoi nous en taire ?—
Des gredins sans vertu.

Car nous avons, bonhomme,
De vingt à quarante ans,
En jurant méchamment
Des arracheurs de dents.

Car la femme elle-même,
Qui se trompe parfois
En affirmant qu'elle aime,
A menti moins de fois.

Car l'heure redoutable,
Qui ne sait plus mentir,
D'un air épouvantable
Nous dit : Il faut partir !

J. G.

BEARN ET BEARNAIS.

C'est avec la plus grande admiration que je m'arrête toujours devant toute création du génie populaire.

De quelle imagination vive et luxuriante, de quelle franchise naïve et primesautière, est toujours empreinte chaque expression qui sort du cœur de ce poète éternel qu'on nomme le peuple ! Moins la civilisation a altéré les élans naïfs de cet enfant de la nature, plus ses œuvres ont de valeur, plus elles sont marquées au coin d'une philosophie juste, pratique et profonde. Les proverbes et les dictons béarnais nous présentent une image charmante de ce peuple, de ses idées, de ses plaisirs, de la tournure de son esprit, enfin de tout l'être moral qui trouve sa parfaite expression dans les adages populaires.

En les parcourant, un homme du Nord est bien vite frappé de la différence profonde qu'ils lui offrent avec ceux de son pays, et il reste plus convaincu de cette vérité philologique que le soleil influe sur les âmes comme sur les fleurs, et que quelques degrés de latitude changent la physionomie des esprits. Au Nord, la langue, les adages, les proverbes, tout, se ressent de l'influence d'un climat plus sévère, de ce ciel nuageux qui semblent écraser la terre attristée. Au Midi, le riant aspect de la nature inspire aux hommes une gaieté involontaire, et imprime à tout leur caractère je ne sais quoi d'heureux et de sympathique.

Parmi les proverbes béarnais, il y en a qui, de prime abord, nous donnent le trait caractéristique de leur physionomie. Ces traits distinctifs sont la fierté, la dignité et la loyauté. Quant à cette dernière épithète, elle a été contestée par les peuples des provinces voisines, qui ont essayé d'accréditer sur le Béarnais une légende toute contraire. La vie même d'Henri IV, le grand Béarnais, les difficultés qu'il eut à vaincre, la conduite en partie double qu'il dût tenir, placé comme il l'était entre deux partis acharnés, quelques anecdotes où il fut obligé de se tirer d'affaire, en vrai Gascon, tout cela, a pu faire naître dans les provinces voisines et jalouses, des proverbes peu bienveillants pour la loyauté béarnaise. Mais l'ensemble de l'histoire, et une connaissance approfondie du peuple, nous obligent à adopter parmi les adages caractéristiques du Béarn, celui-ci : *Béarnes feau e courtes*. Béarnais fidèle et courtois.

Le second trait distinctif de cette province qui fut un royaume, et qui, même depuis son annexion à la France, garda longtemps *ses fors*, et ses privilèges, c'est la fierté. Lorsque Henri IV devint roi de France, pour faire accepter le fait historique à ses Béarnais, il dit cette phrase célèbre : "*Mes amis, je ne donne pas le Béarn à la France, mais c'est la France que je donne au Béarn.*"

Henri connaissait bien ses Béarnais ; il savait que la fierté était le trait distinctif de leur caractère. Pour exprimer cette fierté, ils ont plusieurs proverbes, tels que : *lou Béarnés n'a dé grossié que la peilhe* "*Si mey habé mey eb daré*. *Lou Béarnés qu'ay praibé, mès non cap bachè*" ce qui veut dire : "Le Béarnais n'a de grossier que l'habit. Si plus il avait, plus il donnerait. Le Béarnais est pauvre, mais il ne courbe pas la tête". Quoi de plus noble que la fière devise de Gaston Phœbus "*Toquoi si gaüses*", Touches y, si tu l'oses.

Un autre trait du caractère de ce peuple et de ce pays enchanteur, c'est le don artistique et la joyeuse abondance qui ont trouvé leur expression, non seulement dans les proverbes béarnais, mais aussi dans ceux des peuples voisins. Dans les plus anciens adages, le Béarn est appelé *lou pays de las cantes* (le pays des chansons) et, certainement, ce n'est pas sans raison qu'on dit qu'à *Arance tout danse*, à *Barrante tout saute*. *Estos est la maison du chanteur*, et que *les gens d'Idron ont fait la chanson*.

Plusieurs proverbes et dictons nous donnent aussi une idée générale des productions du sol et des richesses locales du pays. Tels sont : *Les cerisiers d'Andreu* ; *la prairie de Gan* : *Petits pois et pêches de Monein* : *Pain de Morlaas* ; *Vin de Jurançon et femme d'Oloron, font bonne maison*.

Le célèbre pain de Morlaas est d'une espèce particulière, très cuit, sans mie et s'emploie spécialement pour être mis dans le potage. Cette nourriture, qui est une particularité du Béarn, porte le nom de *garbure*. C'est une soupe épaisse, faite avec du choux et de la croûte de pain. Elle est assaisonnée de graisse et garnie d'un morceau de salé ; on y met aussi, selon la saison, des haricots, des fèves et des pois.

Les paysans du Béarn, lorsqu'ils ont mangé la *garbure*, versent du vin dans l'assiette où elle a été servie, et ils ont laissé quelque peu de cette soupe. Ils boivent ce mélange qu'ils trouvent—avec raison—très réconfortant. C'est ce qu'il appellent "*Ha la goudale*" faire la goudale.

Le vin de Jurançon est renommé loin, au delà des Pyrénées. Ce qui le distingue particulièrement, c'est le ton et la vigueur. On raconte qu'un moment, où Jeanne d'Albret venait de mettre au monde celui qui devait être Henri IV, son grand-père frotta les lèvres du [illegible] né avec une gousse d'ail, et lui [illegible] quelques gouttes de vin de Jurançon. L'enfant ne faisant aucune grimace, [illegible] vieillard, tout joyeux, lui dit : "[illegible] *séras u bon Béarnés*."—Tu seras un bon Béarnais.

Malheureusement, en ces dernières années les vignes de Jurançon produisaient peu de grappes, par suite de l'invasion du phylloxéra. Et, comme ce vin revient fort cher, il est généralement exporté à des prix très élevés, la plupart en Belgique et en Hollande où se trouvent les plus fins amateurs de vins de France. Quant à la fée d'Oloron, elle joue un grand rôle dans dictons béarnais, soit comme type beauté piquante, soit comme bonne ménagère.

La même gloire revient à la ville tient une place analogue à cette de ville dans la langue espagnole. Je qu'ques dictions au hasard : *Qui a Oloron a vu le monde entier* ; *à Oloron jeunes filles ont le pied leste et l'œil fier* ; *Flore de Castilla est rare à Oloro* dernier dicton serait tout à fait [illegible] neur des femmes de ce pays chi[illegible] car dans la langue populaire de *Castilla*, signifie toujours une jeune [illegible] sonne qui méconnait la pudeur et [illegible] nêteté.

Comme on le voit, ce qui distingue [illegible] dictions Béarnais, c'est la coloration dont ils sont fortement teintés, [illegible] la note de blâme ou d'éloge est [illegible] marquée pour telle localité.

YAN [illegible]

A suivre.

CUISINE POUR TOUS.

Tarte aux abricots.—Pour une tarte ayant de 0m, 22 à 0m, 24 de mètres de diamètre, il faut délayer [illegible] grammes de farine de gruau avec [illegible] grammes de beurre, 30 gr. de sucre en poudre, une pincée de sel et 1 décilitre de vin blanc ou du lait. Laisser reposer la pâte au frais afin de la raffermir et préparer 600 grammes d'abricots assez mûrs qu'il soit : les choisir moyens, bien [illegible] et assez mûrs, les couper en deux parties égales dans le sens de la fente, les peler à mesure dans un saladier ; aussitôt [illegible] on les arrose avec un verre à madère, rhum, quelques gouttes de citron et [illegible] les saupoudre de 100 grammes de sucre semoule. Il faut les sauter avec le saladier sans les trop écraser, les [illegible] avec une assiette et les laisser macérer quelque temps. Dresser la pâte en [illegible] tout autour, soulevons-la avec précaution à l'aide du rouleau et posons-la sur le cercle ; avec le pouce à plat, appuyons à l'intérieur du cercle pour bien lui donner la forme ; posons le cercle ainsi garni sur une plaque de tôle ou un peu [illegible] égalisons bien la pâte ; avec un couteau, tranchons, ce qui déborde, puis chevauchons les abricots autour du cercle, la peau en dessous ; le premier rang [illegible] faire le deuxième en sens inverse du premier jusqu'au milieu. Arroser [illegible] jus et cuire dans un four pas trop chaud une bonne demi-heure. Saupoudrer encore à la sortie de four et laisser refroidir avant de servir. Les tartes aux mirabelles, reines-claudes, etc, se font de la même manière.

Homard à l'américaine.—Pour un homard : un kilogramme, 250 grammes de tomates fraîches blanchies, mondées et hachées grossièrement, 20 grammes échalote hachée ; persil, cerfeuil, estragon, en tout 5 grammes, 60 grammes de glace de viande ou 1 décilitre de très bon jus, 2 décilitres de cognac et autant de vin blanc sec, 10 grammes de sel, un peu de poivre de Cayenne, 200 grammes de beurre fin, 30 gr. d'huile, 2 décilitres de bouillon.

OPÉRATION.—Détacher avec le couteau l'estomac (improprement appelé quelquefois de la carapace on coffre recueillir le sang dans un bol où on a versé un peu de cognac et du vin blanc. Diviser le coffre en deux et en long, enlever la poche ou génier à côté de la bouche : il faut ramasser avec soin les parties vertes, molles et les réunir au sang dans le bol, arracher le boyau à l'estomac et diviser celui-ci en 4 ou 5 tronçons. Dans un large et épais sautoir, mettre 60 grammes de beurre et l'huile, chauffer sur un feu très vif et sontenu. Dès que le beurre fume, jetons-y tout le homard et sautons ; dans 2 minutes, mettons encore, versons le cognac et allumons, sautons toujours. Aussitôt, ajoutons l'échalote, la tomate, la glace ou le jus, le bouillon, le vin blanc, le cayenne et le sel, laissons bouillir 10 minutes à couvert et pas trop fort. Passons le sang dans une passoire ou tamis à compression, retirons le homard du feu, versons le sang dans la casserole avec quelques gouttes de citron, le beurre qui reste et les fines herbes, lions en tournant la casserole, dressons dans un plat creux et servons avec des assiettes chaudes.

---

convaincue qu'elle le reverra.

A ces mots, le visage de Célestin Leclerc s'assombrit ; ses yeux se fermèrent comme s'il voulait se recueillir, et d'une voix dolente il dit :

—Pauvre Frédéric ! Je crains bien que sa sœur ne se leurre et que l'espérance qu'elle conserve encore ne se réalise jamais. Les Allemands tiennent leur proie ; ils ne la lâcheront pas....

—Vous croyez qu'ils pousseront la rigueur, une rigueur d'ailleurs bien inutile, jusqu'à laisser Frédéric Bertin mourir dans sa prison ?

—Si telle n'était pas leur intention pourquoi le garderait-ils encore ? Pourquoi résisteraient-ils aux suppliques que nous avons, à plusieurs reprises, Annette et moi, envoyées en Allemagne ? Pourquoi eussent-ils refusé à ce pauvre garçon la consolation d'écrire à sa sœur, de recevoir les lettres de celle-ci, sa visite ?

—C'est vrai qu'ils ne se sont jamais revus et que jamais ils n'ont eu de nouvelles l'un de l'autre.

—Jamais. Frédéric est un homme purement et simplement rayé du nombre des vivants. Nous ignorerions même qu'il n'a pas été fusillé si nous ne l'avions appris par un billet qu'écrivit à Annette avant de mourir la marquise d'Alloncourt. Depuis, j'ai dû recourir à la voie diplomatique pour obtenir une fois par an l'assurance qu'il vit toujours.

—Je ne sais rien de plus affreux, dit Aline.

Célestin Leclerc ne parut pas l'avoir entendue ; il continuait à parler, élevant la voix, s'exaltant, cherchant à s'étourdir du bruit de ses propres paroles et comme s'il eût eu un intérêt à paraître attristé, indigné, exaspéré.

—On n'est pas si rigoureux pour un captif qu'on ne veut pas garder ; on ne lui inflige pas, non plus qu'à ceux qui l'aiment, la douleur d'une si barbare séparation. Le meurtre qu'expie encore au bout de dix-huit ans Frédéric Bertin, ce meurtre fatal était au plus haut degré un fait de guerre.

Célestin s'arrêta et sa fille qui le regardait en l'écoutant vit briller des larmes au fond de ses yeux.

—Nous avons eu tort de parler de votre ami, père, dit-elle ; vous voilà tout bouleversé.

—Oui, c'est toujours ainsi quand je m'appesantis sur ce douloureux souvenir et comme sans cesse il me revient, il n'est guère de jour où le sort de Frédéric ne m'arrache des larmes.

Il essuyait ses yeux, tandis qu'Aline, son repas fini, quittait sa place, allait à lui et silencieusement l'embrassait.

—Ne pleurez plus, père, dit-elle ensuite.

Maintenant, il recommençait à sourire, en murmurant :

—C'est fini. Tes caresses sont un remède efficace, le plus efficace de tous. Nul chagrin n'y résiste.

C'était fini, en effet, et Aline, heureuse de ce changement, redoublait de baisers, des petits baisers tendres qu'elle répandait sur les joues paternelles, sur le front, sur les cheveux et qui pénétraient dans ce cœur ténébreux en dissipaient les ombres.

Le retour du maître d'hôtel coupa court à ces effusions.

—La maîtresse de chant attend mademoiselle au salon.

—Je me sauve, dit Aline à son père. Puis-je espérer que vous me conduirez au Bois aujourd'hui ?

—Oui, sois prête à quatre heures. Nous iron nous promener. Je vais donner les ordres. Et, comme elle s'éloignait, il ajouta :—Laisse les portes ouvertes. Je t'écouterai chanter en fumant mon cigare.

Cinq minutes plus tard, une voix fraîche et pure s'élevait, arrivait à ses oreilles et lui versait une ivresse très douce à laquelle il s'abandonnait, oubliant un moment ses préoccupations professionnelles et aussi d'autres soucis qui, ceux-là, l'obsédaient à toute heure et dont les causes se perdaient dans le plus loin passé.

Ces soucis, faits de remords et de craintes, hantaient son esprit depuis dix-huit ans, depuis le jour où, après avoir tenté de tuer traîtreusement Frédéric, il s'était débarrassé de lui en le livrant aux Allemands et avait obtenu, par une ruse infâme, la main d'Ursule.

Depuis cette époque, bien des événements s'étaient accomplis. Ursule était morte en donnant le jour à Aline ; Annette avait appris que son frère vivait toujours ; Aline, élevée par ses soins dans le culte de sa mère, avait grandi dans l